

Delphine Peras et Leonardo Padura

Ici la voici au Figaro puis à l'Express où elle évoque Leonardo Padura.

Mademoiselle Violeta, dans la bibliothèque

ON NE PRÉSENTE plus l'inspecteur Mario Conde, ce flic fin et fataliste, attachant et compliqué, à qui Leonardo Padura donne la vedette dans presque tous ses livres depuis *Électre à La Havane* - qui l'a...

Le Figaro Par DELPHINE PERAS

Publié le 2 novembre 2006 mis à jour le 15 octobre 2007

ON NE PRÉSENTE plus l'inspecteur Mario Conde, ce flic fin et fataliste, attachant et compliqué, à qui Leonardo Padura donne la vedette dans presque tous ses livres depuis *Électre à La Havane* - qui l'a fait connaître en France en 1998. On le retrouve dans ce nouvel épisode, à nouveau situé à La Havane, cette fois en septembre 2003. Voilà treize ans que Mario Conde s'est rangé des voitures (de la Criminelle) pour se consacrer corps et âme « au hasardeux négoce de l'achat et de la vente de vieux livres ». En effet, pendant toutes ces années, le pays est allé de mal en pis, au point que bon nombre de Cubains se sont -retrouvés à vendre leurs biens les plus précieux, jusqu'à leur bibliothèque. Celle de Dionisio Ferrero et de sa sœur Amalia recèle des ouvrages uniques sur l'histoire de Cuba, des éditions originales, de pures merveilles.

Une star éphémère

Un vrai trésor que l'ex-inspecteur a découvert par hasard et têt fait d'apprécier à sa juste valeur, le palpitant en alerte maximum. Or, en feuilletant un volume, Mario Conde découvre la photo d'une certaine Violeta del Río, chanteuse de boléro des années 1950. Qui était vraiment cette femme, grand nom de la chanson cubaine en son temps mais dont personne ne se souvient ? Notre héros est fasciné, troublé par cette star éphémère dont l'histoire pourrait bien éclairer celle de cette mystérieuse bibliothèque, mais aussi le ramener à ses propres souvenirs de famille. Il va donc mener l'enquête, une enquête pour le moins inhabituelle et hasardeuse qui l'entraîne dans le Cuba d'hier, et le plonge aussi dans les bas-fonds du Cuba d'aujourd'hui.

Les riches heures du premier ne font justement que souligner la -déchéance du second où les combines et la débrouille sont devenues la règle. Nostalgiques, amères, sentimentales aussi, musicales bien sûr, ces Brumes du passé signent l'acte d'accusation des idéaux -dévoyés de la révolution de 1958 et du matérialisme forcené des nouvelles générations. Ce beau roman aux allures de manifeste est surtout la chronique d'une misère que nul ne sait désormais tenir en respect.

Ici Delphine Peras est passé à l'Express où elle est toujours me semble-t-il

Leonardo Padura tombe les masques, Par Delphine Peras, L'Express 23/02/2011

Maître du polar, Leonardo Padura vit depuis toujours à La Havane. Cet esprit libre et corrosif publie un roman historique fascinant sur l'assassin de Trotski. Ses cheveux et sa barbe ont blanchi, mais Leonardo Padura Fuentes a gardé sa bonne bouille et... sa grande gueule. Pas du genre à vociférer, façon barbudos nostalgiques, juste à écrire tout haut ce que son pays pense tout bas. "Même si Cuba ne doit devenir qu'un pays d'ouvriers et de putes, j'y resterai !" martèle en souriant cet auteur de polars hauts en couleur et en douleur, qui dissèquent à vif, mais avec un humour sans coupure de courant, les plaies de ses compatriotes. Né en 1955 à La Havane, l'écrivain réside donc toujours dans ce quartier excentré de Mantilla où il a grandi. "Partager la vie quotidienne des Cubains est fondamental pour mon écriture", estime l'auteur d'Adios Hemingway.

Ce qui ne l'empêche pas de voyager, par exemple à Paris, pour la promotion de son nouveau roman, *L'homme qui aimait les chiens* : un récit ambitieux, fascinant, mêlant fiction et réalité, sur les traces de celui qui assassina Trotski d'un coup de piolet à Mexico en 1940, Ramon Mercader, jeune Espagnol enrôlé par les Russes, devenu le bras armé de Staline. Condamné à vingt ans de prison, rendu par le Mexique aux Soviétiques en 1960, il séjournera à Cuba à la fin de sa vie, pour faire soigner son cancer. "Cette histoire m'a toujours intrigué. J'ai mené l'enquête pendant deux ans, retrouvé des témoins de l'époque", confie Padura. Le destin de Mercader est également mêlé à celui d'Ivan, misérable vétérinaire cubain et écrivain raté, seul personnage inventé par Padura : "Ivan est le symbole de cette génération "cachée" des années 1970, période de soviétisation à outrance, qui a vécu dans la peur et l'échec de ses utopies."

L'exil dans les coulisses de la cubanité

Leonardo, lui, se félicite d'appartenir à une génération moins bridée : "L'ouverture du gouvernement cubain m'a permis de penser ce que je pense sans passer pour un ennemi." Ce licencié ès lettres hispano-américaines a fini par mener une patiente sécession, sous couvert de journalisme culturel pour le supplément dominical du très officialiste journal à grand tirage Juventud rebelde. Et cela en s'exilant tout bonnement dans les coulisses de la cubanité : reportage sur le Barrio chino de La Havane, enquête sur l'histoire des immigrés franco-haïtiens ou sur l'épopée du rhum Bacardi.

Scénariste pour le cinéma, essayiste, nouvelliste, Leonardo Padura a trouvé avec le roman noir un genre tout indiqué pour distiller une vraie réflexion sur "ce pays si chaud et hétérodoxe où il n'y a jamais rien eu de pur", selon la formule de son impayable Mario Conde - un flic "hétérosexuel macho-stalinien", alcoolique et désabusé, vengeur des petits et des faibles, qui déboule en 1991 dans *Passé*

parfait. "Leonardo nous a ouvert la porte, estime son ami le journaliste et écrivain Amir Valle, né en 1967. Il nous a fait comprendre que nous pouvions écrire sur des questions quotidiennes taboues, avec honnêteté, sans verser dans le racolage."

Indépendant avec une sensibilité de gauche

C'est avec la deuxième enquête de Mario Conde, *Vents de carême*, que Padura connaît vraiment le succès. "A partir de là, j'ai décidé de continuer à critiquer le système de l'intérieur." Sa botte secrète, pour n'être ni inquiété ni censuré, tout juste ignoré par le quotidien *Granma*, organe du castrisme ? "Je n'ai jamais appartenu à aucun parti, à aucun syndicat, le militantisme et la discipline ne m'intéressent pas. Je me considère comme un homme indépendant, même si j'ai une sensibilité de gauche indiscutable. D'où ma liberté. Et un écrivain qui peut vivre de ses livres, dans un pays où le salaire mensuel moyen dépasse à peine les 20 euros, c'est un privilège." S'il est un peu mieux loti que la majorité des Cubains - un prix littéraire espagnol pour *Electre* à La Havane en 1997 lui a permis de s'acheter une voiture - Padura s'inquiète des pénuries en tout genre et des 3 millions de chômeurs sur 12 millions d'habitants. "Cuba traverse une période dramatique. Le système économique doit changer ; l'Etat ne peut plus payer, car il ne produit rien." Un mal pour un bien, Leonardo Padura, lui, ne sera jamais à court d'inspiration...